

## Défendre son bifteck : l'attachement à la viande entre permanence et mutations

Claude Fischler et Jocelyn Raude

### Résumé

Parmi les aliments, la viande occupe – autant sur le plan nutritionnel que symbolique – une place très particulière dans la plupart des sociétés humaines. Elle constitue en effet à la fois l'un des aliments le plus universellement recherchés et valorisés par *homo sapiens* et l'un des plus sujets à tabou, abstention ou aversion. Les historiens ont considéré longtemps la consommation de produits carnés comme un marqueur de la prospérité relative d'une société et/ou de groupes socioéconomiques spécifiques. Il est apparu que les consommations alimentaires se diversifient au fur et à mesure que le revenu des ménages augmente : la consommation des produits végétaux de base (céréales, pommes de terre et légumineuses) tend en effet à diminuer pour laisser une place croissante à la viande et aux produits d'origine animale. C'est semble-t-il dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle que l'expression populaire « gagner (ou défendre) son bifteck » s'est imposée progressivement dans notre pays. Mais cet appétit quasi universel de viande s'accompagne dans le même temps d'une forte propension aux aversions gustative et cognitive. Au sein même des cultures dans lesquelles la consommation de viande est largement appréciée, et sans même évoquer la multiplication récente des crises sanitaires, il apparaît que les produits d'origine animale sont presque toujours ceux qui suscitent le plus de méfiance et de répulsion. A la fois objet de désir et de dégoût, la viande est sans doute l'aliment le plus porteur d'ambivalence.

Dans les sociétés post-industrielles, le statut culturel des viandes dont la consommation est généralement admise n'est pas moins ambigu, comme l'a montré une étude récente de Jean-Pierre Poulain. A partir du début des années 70, la consommation de produits carnés va faire l'objet de changements significatifs dans la plupart des pays occidentaux. Ainsi, après une longue phase d'expansion qui commence en Europe occidentale avec l'avènement de la révolution industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle, la consommation de viandes – et en particulier de viande rouge – connaît un net ralentissement. La plupart des analyses anglo-américaines consacrées à ce phénomène mettent plus particulièrement en avant la multiplication des recommandations nutritionnelles et, à travers elles, la promotion de la réduction des matières grasses animales dans notre alimentation. Ces recommandations semblent avoir moins touché les Français que les mangeurs d'autres pays développés, si l'on en juge par l'image nutritionnelle de la viande à travers diverses études. Aujourd'hui, même si elle apparaît plus nuancée qu'au début des années 80, la méfiance à l'égard de la viande – et en particulier de la viande rouge – reste relativement présente dans la

**Claude FISCHLER est Sociologue et directeur de recherche au CNRS. Il co-dirige le Cetsah (Centre d'Etudes Transdisciplinaires)**

Ses propres travaux portent principalement sur l'alimentation. Il a récemment dirigé un programme international OCHA de recherche comparative sur le rapport à l'alimentation, au corps et à la santé.

Avec son équipe, il s'intéresse aux interfaces entre le biologique et le social dans les comportements et les pratiques alimentaires, aux fonctions sociales, symboliques et esthétiques de l'alimentation, à la perception du risque et aux crises alimentaires, à la question de l'obésité et de l'image corporelle, et tout récemment aux marqueurs de qualité de vie dans une perspective comparative (France-Etats-Unis). Il a notamment publié *L'Homnivore* (Odile Jacob), *La nourriture* (Communications 31, Seuil), *Manger magique* (Autrement), *Du vin*, Odile Jacob.

**Jocelyn RAUDE est sociologue, chercheur au Centre d'Etudes Transdisciplinaires Sociologie Anthropologie Histoire (CNRS-EHESS).**

Il travaille depuis plusieurs années sur la perception de la nourriture carnée, des risques, du changement et les crises alimentaires. Il a publié de nombreux articles sur la crise de la vache folle et il est co-auteur avec Massimo Piatelli-Palmarini de *La connaissance des préférences* à paraître aux Editions Odile Jacob en 2006

vulgate nutritionnelle. Cette dynamique, sans doute en partie liée à notre ambivalence vis à vis de cet aliment nous conduit à poser un certain nombre de questions sur sa place actuelle de la viande dans le système alimentaire français : dans quelle mesure le rapport de nos contemporains à la viande a-t-il changé depuis les années 80 ? Quelles sont les conséquences des crises sanitaires sur l'attachement à la viande (et inversement) ? Pour apporter des éléments de réponse à ces deux questions, nous avons mobilisé les données quantitatives et qualitatives de plusieurs enquêtes sur les attitudes et comportements alimentaires des Français (PREST, SECODIP, OFIVAL, SOFRES-CIV, etc.).

#### 1. L'attachement à la viande entre permanence et mutation

L'attachement à la viande est une variable psychosociologique qui comporte une dimension symbolique et empirique. La première de ces dimensions peut être étudiée dans le cadre d'études qualitatives ou quantitatives. En la matière, le baromètre mis en oeuvre depuis 1993 par la Société SOFRES à la demande du CIV constitue une source de données précieuses dans la mesure où il permet de caractériser l'évolution des attitudes des mangeurs par rapport aux viandes de boucherie. Les résultats de ces enquêtes sont proprement inattendus : non seulement la représentation de l'importance de la viande dans l'alimentation de nos concitoyens ne s'est pas dégradée au cours de la dernière décennie, mais elle s'est au contraire légèrement améliorée. Paradoxalement, tout se passe comme si les multiples crises sanitaires des dernières années avaient renforcé l'attachement de la population ou d'une partie de la population à la viande, et en particulier à la viande rouge. La seconde dimension – celle de la consommation effective – est plus difficile à évaluer. Comme l'ont souligné de nombreux auteurs, la connaissance de ce qui est mangé véritablement par les individus constitue un enjeu fondamental pour nos disciplines. En France, les données les plus fréquemment citées proviennent des services d'enquêtes et d'études statistiques (SCEES) du ministère de l'agriculture et du panel de consommateurs de l'institut SECODIP. Les premières reposent sur une évaluation de la « consommation intérieure brute » (CIB) calculée selon la méthode dite « par bilan » (Abattages + Importations de viandes - Exportation de viandes - Solde des stocks). Il s'agit donc d'une mesure de l'offre disponible et non pas de la consommation réelle des individus. Par ailleurs, cette méthode prend en compte le poids des carcasses et non celui de la viande consommable, ce qui introduit une surestimation considérable de la consommation nationale, ainsi que des incertitudes statistiques liées notamment à la variabilité du taux de viande des carcasses. Les secondes

reposent sur les achats alimentaires destinés à la consommation à domicile d'un panel représentatif de plusieurs milliers de ménages. Cette méthodologie présente également un certain nombre de faiblesses dans la mesure où tout ce qui est acheté n'est pas consommé (et inversement). En outre, les données issues des panels de consommateurs ne permettent pas toujours de connaître la distribution interne de la consommation au sein des ménages. On notera enfin que la comparaison de ces deux bases de données aboutit à des résultats contradictoires qui témoignent davantage de changements qualitatifs dans la consommation carnée que de changements quantitatifs.

## 2. L'attachement à la viande à l'épreuve des crises sanitaires

Il a souvent été avancé dans la littérature socio-anthropologique que les crises sanitaires contribuaient significativement au développement du néo-végétarisme et du « sarcophagisme » (un terme forgé en somme en hommage à Noëlie Vialles). Les données empiriques que nous avons collectées au cours de la seconde crise de l'ESB conduisent à des résultats nettement plus nuancés. Au-delà des variations spectaculaires mais ponctuelles enregistrées sur les marchés, il semblerait en effet que l'attachement à la viande ait été peu ou pas affecté par les phénomènes de crise. Les changements observés dans la consommation de viande bovine ont par ailleurs été très variables selon les individus et les ménages. D'une manière générale, il apparaît que les gros consommateurs de viandes ont peu modifié leurs habitudes alimentaires pendant la crise, tandis que les petits consommateurs ont massivement cessé ou réduit leurs achats au cours de cette période (Données SECODIP). Ce phénomène peut être expliqué par des modèles de rationalité cognitive selon lesquels les mangeurs tendent à éviter la « dissonance » en neutralisant ou en sous-estimant toute information qui remettrait en cause les représentations et les pratiques constitutives d'un système culinaire particulier. Les changements alimentaires présenteraient en quelque sorte un « coût » psychologique supérieur dans les systèmes culinaires au sein desquels ils occupent une place centrale – tant sur le plan symbolique que nutritionnel. Ainsi, s'il apparaît difficile de démontrer que la peur des risques sanitaires a des conséquences significatives sur l'attachement à la viande, la relation inverse est parfaitement vérifiée. Pratiquement, tout se passe comme si l'attachement à la viande – variable psychosociologique relativement stable et préexistante à la crise – modulait la perception et la réaction des mangeurs au risque auquel ils s'exposent par la consommation de ces produits.

